

L'homme pouvait, devait, allait, se faire un avenir possible sur la terre. Lui, Jean-Richard Bloch se précipitait de toute sa force dans cette bataille nouvelle. Mais, je dois avouer que les bases mêmes de notre grande amitié étaient devenues platoniques. Pour lui, toutes ces valeurs auxquelles nous tenions tant étaient en effet devenues presque des puérilités.

Racine ? Oui — Victor Hugo ? Oui. Mais à quoi est-ce que cela sert ? Faisons quelque chose. Je n'étais pas du tout d'accord avec lui, mais devant l'expérience qu'il avait accumulée pendant ces dernières années, devant l'amertume d'un côté et le grand espoir de l'autre, je me taisais, en essayant de mettre dans mes silences l'expression de mon amitié pour lui qui avait encore grandi.

C'était par-dessus tout un homme noble. Il appartenait à l'élite, non seulement des esprits mais des âmes. C'était du point de vue le plus élevé possible à l'homme qu'il jugeait toutes les choses humaines.

Son intelligence était l'outil de cette noblesse. Rien ne pouvait le tromper. Sur sa race, sur ses amis, sur ses collaborateurs, autant que sur ses ennemis, je l'ai entendu porter des jugements qui semblaient sortir d'un esprit supérieur à l'humanité. Enfin, son cœur était d'une bonté inépuisable, d'une capacité d'amour et d'enthousiasme sans limite. Je crois que c'est cela qui devrait être mon dernier mot. La pitié pour les hommes, l'amour des hommes, tels étaient au fond les mobiles les plus intimes de son âme.

Denis SAURAT.

## LE PÈRE DE FAMILLE A LA MÉRIGOTE

J'ai connu Jean-Richard Bloch pendant la guerre 14-18. De 1912 à 1915 j'avais vu mourir un père et une mère chéris, un frère était prisonnier en Allemagne et la vie qui m'avait été douce et facile jusqu'à la mort du père m'était devenue souvent pénible. Des affections que j'avais cru durables s'étaient évanouies. Une amie de Jean-Richard Bloch me demanda si je voulais aider Madame Bloch, qui habitait loin de la ville, à débrouiller ses deux aînés — 7 et 8 ans environ —

en français et en calcul. C'est ainsi que je pris l'habitude d'aller une fois, souvent deux par semaine, dans ce charmant coin qui porte le nom de Méricote. J'ai toujours pensé en regardant France, une des petites filles, brune aux yeux noirs, frisée, à peau dorée, qui avait l'air d'un lutin joyeux, que l'endroit avait été jadis baptisé par des Anglais ayant un enfant semblable et que Méricote provenait de « merry god ».

La guerre finissait. J.-R. B. rejoignait sa famille. Je fus d'abord intimidée en le voyant, mais la gentillesse, la simplicité, son désir de plaire à chacun, firent que je me sentis vite à l'aise entre J.-R. B., sa femme et leurs enfants.

Ils ne sauront jamais quel réconfort était pour moi une journée à la Méricote ! Devant la maison, une pelouse descend en pente douce jusqu'à un large mur de soutènement où nous allions souvent nous accouder pour admirer le paysage formé par le Clain et sa vallée vers Saint-Benoît. J.-R. B. savait si bien faire découvrir aux enfants toutes les beautés que ce coin de Poitou mettait sous nos yeux. Il avait le « sens pédagogique ». Je le revois, une loupe en main, faisant griller au soleil des feuilles sèches et du papier, sur le mur qui fermait la pelouse, à la grande joie des petits.

Les promenades étaient nombreuses : bords du Clain où le père devenait maître nageur ou rameur pour les enfants admiratifs ; bois de Saint-Benoît où l'on s'aventurait jusqu'à la « grotte à Calvin », Ligugé, Smarve, j'en oublie.

Puis il y eut le voyage, d'où revinrent *Sur un cargo* et *Cacaouettes et bananes*. Chaque jeudi, Madame Bloch nous lisait quelques nouveaux détails pittoresques et je n'oublierai jamais le bonheur des enfants quand ils virent revenir leur père, avec des cadeaux africains dont le plus important, au moins en volume, était un charmant petit âne, qui hélas ne put s'accommoder du changement de vie.

C'est vers cette époque qu'un très beau chien, Bassanio, fut amené à la Méricote. Quelles joyeuses parties sur les pelouses derrière la maison ! Père, enfants, chien et ballon se démenaient à force.

Si le temps ne permettait pas une sortie, quelles ressources n'avait-on pas dans ce « luogo d'incanto » : disques, lectures à haute voix, conversations qui enrichissaient le cœur et la mémoire et faisaient oublier les ennuis de la vie quotidienne.

Ces courtes années où j'ai connu la famille de Jean-Richard Bloch qui fut pour moi la famille modèle, resteront parmi les meilleures que j'aie connues.

Marguerite CREUZET-LARVARON.